

Les Marionnettes de M. Collignon,
René Perrout, Promenades sentimentales, 1912

Il est, aux confins du département des Vosges, non loin de la Haute-Marne, un petit village d'une grande douceur. C'est le village de Sartès. Dans une petite vallée, au pied de frêles collines, au bord d'un lent ruisseau, il aligne, le long de la route jalonnée de peupliers, ses maisons paisibles. Il est silencieux et riant. Ce petit village, d'une modestie si charmante, a de magnifiques voisins. Qu'on imagine un jeune garçon au teint fleuri, tranquille, un peu rustique, dans un cercle de preux. L'image est téméraire mais elle est exacte. Si du clocher de Sartès on lance vers la circon-

- 26

férence des routes idéales, chacune d'elles aboutit à un lieu fameux. C'est, plus ou moins prochains, Domrémy, le Bois-Chenu, le Mont-Juan, Saint-Elophé, Soulosse (Solimariaca), Grand (Granis civitas), Bourlemont, Beaufremont, l'héroïque, la sainte montagne de la Mothe. Ce sont d'autres foyers d'émotions moins illustres, émouvants tout de même. Si l'on gravit la côte derrière les maisons, si l'on franchit le plateau aux terres arides, coupées de haies, de buissons et de pierriers, pareil à une solitude qui s'offre, lourde de paix, aux baisers du soleil, on gagne, au sortir d'un bois, le village d'Harréville-les-Chanteurs. Ce village a un nom sonore. Sans doute lui vient-il de ce que ses habitants parcouraient autrefois les pays voisins, montrant l'image de saint Hubert, des reliques

- 27 -

enfermées dans une armoire qu'ils portaient sur leur dos à la façon d'une hotte, vendant des chapelets, des médailles et chantant des cantiques ou des complaintes. On les appelait, comme les Chagnons, les montreurs de Saint-Hubert. On n'en rencontre plus. La race en est éteinte, comme s'éteint la poésie dans l'âme populaire. Pourtant, dans le village d'Harréville, habite encore un vieillard tordu comme un cep, face camuse et poil

de renard. Il promenait sur ses épaules, il n'y pas si longtemps, l'armoire traditionnelle. Il heurta un jour à la porte du château de Brainville. Les domestiques le repoussant, il s'écria d'une voix tremblante d'indignation, presque menaçante :

– Ne me donnerez-vous rien, au nom du bienheureux saint Hubert ?

On lui donna l'aumône. Y a-t-il de cela

– 28 –

dix ans ? Aujourd'hui, si on l'interroge, il renie le saint et feint de ne pas comprendre. Comme les autres, il brûle ses dieux, il chasse de sa mémoire les heures simples de sa vie, il oublie les vieilles chansons.

Un jour du dernier automne, je fus à Harréville. Vous daignâtes, mon cher poète, m'y accompagner. Nous allions visiter M. Collignon, le célèbre imprésario des Grands Automates que les enfants de Lorraine ont tant aimés. Il achève de vivre là, au milieu de ses marionnettes.

C'était une triste journée d'octobre. Une brume obscurcissait la vallée, étroite et longue comme un couloir, aux flancs couronnés de forêts. Il pleuvait. Une pluie fine, légère, bruinaut, voltigeait dans l'air, nous enveloppant d'une poussière d'eau.

Les arbres, les chemins ruisse-

– 29 –

laient. De lourdes nuées grises roulaient lentement dans l'air, avec des éclaircies cuivrées.

Cependant les bois resplendissaient. Ils avaient revêtu le manteau étincelant de l'automne, tissé de tous les ors, du jaune décoloré à la teinte sanglante. C'était la forêt magique. Parmi les feuilles d'or, un groupe de sapins, d'un éternel vert sombre, faisait une tache de bronze. C'était le bois de la Corvée.

Dans le creux de la vallée la Meuse serpentait, aux eaux si lentes qu'on les croyait immobiles, arrêtées par les herbes roussâtres qui encombraient son lit. Un pont rustique la franchissait, unissant les

deux tronçons du village qui, sur chaque rive, escaladent les pentes.
Là des légendes flottaient, sous la pluie,

– 30 –

parmi les nuées. C'était une harmonie de choses lointaines et grises.

Un lieu voisin de la Meuse s'appelle la Fosses-aux-Cloches, sur l'emplacement d'une ancienne commanderie. On raconte que les Templiers enfouirent un jour leurs cloches pour les sauver des mécréants qui infestaient le pays. Depuis les poètes, aux heures mélancoliques, perçoivent des carillons qui montent de la rivière, comme au fond de la mer chantent les cloches de la ville d'Is.

La nuit, sur la Corvée, au-dessus des sapins de bronze, des êtres invisibles menaient la Chasse-Cornue. On entendait un grand tapage : des cornets, des violons, parfois des chants de femme. Jean Létoffé d'Harréville fut, dit-on, le dernier à l'ouïr. Il y avait aussi le Sabbat, la danse autour des feux comme on l'appelait, au

– 31 –

coin des Thermes, non loin de la Fosse-anx-Cloches. Les villageois, hommes et femmes, y dansaient éperdument une partie de la nuit. Plusieurs, par tradition, s'enveloppaient de draps blancs qui n'effrayaient personne. Et, la danse finie, on voyait des nuées de petits crapauds sautillants dégringoler vers les champs. Quittant la grande route, nous gravâmes un raidillon boueux et rocailleux. L'eau ruisselait entre les cailloux. Sur la gauche une croix de pierre surgissait. Elle était du XVI^e siècle. Le fût était semé de croix de Lorraine et des barbeaux de Bar. Une ronde de quatre évêques mitres, crosses, chapés, semblait tourner autour. Un christ nouveau expirait sur la croix. Elle précédait une plate-forme, une petite place entourée de maisons basses, des maisons de laboureurs. C'était l'an-

– 32 –

cienne cour, peut-être l'ancien cloître d'un

prieuré qui n'existe plus. Les maisons sont bâties sur ses ruines et sans doute de ses ruines. La place était déserte et silencieuse, comme le reste de la nature. Des poules, bravant l'averse, pâturaient. Elles s'arrêtèrent de picorer pour nous regarder passer, l'œil rond, la tête inclinée, avec un gloussement qui devait exprimer l'étonnement, l'inquiétude.

Dans un angle de la cour, un homme sortit d'une grange. Il était petit, mince et droit. Pourtant il était vieux. Sa moustache et ses cheveux étaient d'une blancheur sans mélange. Mais une douceur, qui baignait son visage, montrait que la paix de son âme entretenait la santé de son corps. Nous l'abordâmes poliment et je lui demandai s'il connaissait M. Collignon. Il me répondit avec infiniment de grâce :

– 33 –

– C'est moi-même, Monsieur. En quoi puis-je vous servir ?

Son aspect était aimable. Sa bouche, ses yeux, les rides de son front et de ses joues, toute sa figure souriait. Elle reflétait la sérénité du terrien qui vit sur le vieux sol, la politesse, l'emphase du vieil acteur, la finesse de l'artiste. M. Collignon, le père Collignon, pour moi, était tout cela. Je regardais avec une révérente curiosité ce vieillard amène qui évoquait de grandes, de pures joies de mon enfance. Je le contemplais comme j'aurais fait un vieux bibelot touchant et il semblait heureux de ma contemplation.

Je lui demandai s'il avait encore son théâtre, ses décors, ses marionnettes et s'il lui plairait de nous les montrer. Je m'excusai de mon indiscretion. Je lui dis que j'avais été jadis à Epinal avide de

– 34 –

ses spectacles. M'enfonçant dans les confidences, je m'enhardis à lui révéler que j'étais parmi les grimauds qui faisaient du tapage dans sa baraque quand le rideau tardait à se lever. Je confessai notre impertinence : nous bravions ses réprimandes, ses menaces et maintes fois il dut appeler le guet. L'indulgent M. Collignon daigna sourire de ces aveux qui le

rajeunissaient.

Je me sentis gonflé de joie quand il nous invita, le bonnet à la main, à pénétrer dans sa demeure. Les grands automates y étaient enfermés, dans la poussière et dans la paix d'une grange et nous allions les voir.

Mon cœur bondissait. C'était une partie de mon enfance qui allait se lever devant moi, dans un hallier obscur d'un village lointain, embrumé de pluie et de tristesse.

– 35 –

C'étaient des illusions depuis longtemps défuntes qui allaient ressusciter.

Ce fut mon erreur de le croire. En vérité j'eus tout d'abord une déception. J'avais complaisamment doré mes souvenirs et mon rêve. Je me trouvai choqué par la réalité et sa misère.

M. Collignon nous conduisit dans un étroit réduit, sombre, poudreux, encombré d'un établi, de ferrailles et d'outils. Une armoire boiteuse renfermait les décors et les accessoires, les canons de Victor l'enfant de la forêt, la cloche, l'apothéose de Saint-Antoine. Les automates gisaient, démontés, dans deux longues caisses, sans ornements et sans guirlandes, pareilles à deux coffres à bois.

Était-ce possible ? Ces décors, ces toiles, ces machines qui me semblaient jadis l'ouvrage de la magie, les tranches d'azur,

– 36 –

les nuages pommelés, les couples d'anges, les gloires parmi lesquelles Antoine gagnait l'éternité, je les retrouvais pliés, roulés, empaquetés dans un pauvre meuble. Ces personnages augustes, des seigneurs, des princes, des saints, Dieu même, je les voyais privés de leurs vêtements, désarticulés, dévissés, déshonorés et jetés pêle-mêle dans une boîte. Était-ce possible ? Je sentais un effondrement, le chagrin d'un rêve envolé, d'une joie perdue, d'une clarté éteinte. Et, soutenant dans ma main la tête de Golo, comme Hamlet portait un crâne, j'allais me prendre à méditer comme ce triste prince sur la fuite du

temps et le néant de tout.

Cependant M. Collignon exhumait les automates avec beaucoup de complaisance. L'un après l'autre, pièce par pièce, membre par membre, il les tirait de leur tombeau.

– 37 –

Sa bonne grâce et les choses qu'il nous montra me rendaient la sérénité. Bientôt même je retrouvai tout l'agrément de mes souvenirs. Il exhiba des choses étonnantes. Je me rappelai tout de suite les surprises, les terreurs et les joies qu'elles m'avaient données.

Nous vîmes défiler, comme des évocations, le chef de saint Antoine, le crâne bossué, légèrement pointu, le regard inquiet, de l'inquiétude des pauvres, les diables de la Tentation, jaunes, verts, rouges, multicolores, un squelette dont les os se choquaient, un petit démon ingénieux et noir, dont les jambes étaient des pattes de chevreuil et les griffes des ongles de poulet ; Pluton, roi des Enfers, dont les prunelles blanches tranchaient sur ses joues noires, ses sourcils et sa barbe rouges ; Crésus, son premier ministre, la

– 38 –

face barbouillée de vert et de carmin ; le compagnon du saint, le brave petit cochon fraternel qui partageait avec son maître les tourments des démons. Ils l'entraînaient de force malgré ses grognements de détresse. Et quand il revenait sur la scène, une gerbe d'étincelles jaillissait de son derrière. Je distinguai la place noircie de la fusée et j'eus l'explication triviale d'un effet de scène qui me semblait merveilleux.

M. Collignon nous initiait à tout cela.

Il débattait Victor l'enfant de la forêt, les yeux luisants, les joues poupines, la crosse de l'évêque qui bénissait l'héroïque Jeanne de Flandre, les personnages et le matériel de Geneviève de Brabant, la biche nourricière, les gardes, les sabres, les cuirasses de cuivre fondues à Harréville. C'était la pièce la plus fameuse et la plus

– 39 –

émouvante de son répertoire. Je pris dans mes mains pieuses les figures qui me remuaient le plus, la vertueuse Geneviève, dont la fidélité fut plus forte que la mort, les cheveux épars, l'air innocent, un peu niais ; Sifroid, le bon seigneur et l'époux fortuné, Golo, le perfide, le populaire Golo, l'intendant lascif, traître et cruel. Il avait des yeux de verre, noirs, brillants comme de luxure, une barbe à la russe et des cheveux châtons. M. Collignon montra que la chevelure était lisse, soyeuse, et, disait-il, précieuse. Le chef de Golo décapité, déchu, n'avait plus pour cheveux que des crins de cheval, rudes et moins coûteux. La face était ensanglantée. Je me rappelai la scène du supplice : tandis que du col tranché coulait sur le billot un foulard rouge, qui simulait le sang, les paupières se levaient et s'abaissaient dans

– 40 –

un clignement suprême. Qui me l'eût dit alors ? Les paupières étaient mues par une ficelle. Et voici que je la tirais moi-même et que je faisais cligner les paupières de Golo. Ce désenchantement, n'est-ce pas l'image de toute la vie ?

Le doux M. Collignon échangeait avec nous des propos agréables. Il nous racontait l'histoire de son théâtre. Il avait été fondé au XVIIIe siècle, vers 1780, par un ancêtre de naissance barroise. A l'origine et pendant longtemps il fut des plus modestes. Un des côtés de la roulotte s'ouvrait comme un volet et la voiture servait de scène. Les spectateurs ne furent qu'assez tard protégés par une enceinte de planches, puis par une tente de toile. Ainsi les Collignon, de père en fils, d'aïeul en petit-fils, parcoururent la Lorraine pendant plus d'un siècle, s'arrêtant dans les villages,

– 41 –

montant leur théâtre à peu de frais. Ils étaient les propres artisans de leur matériel. Ils sculptaient les figures de leurs personnages, les peignaient, les garnissaient, les ornaient. Ils façonnaient, habillaient les corps, articulaient les membres, construisaient les accessoires, brossaient

les décors. Parfois ils avaient recours à un peintre spinalien que nous connaissions bien. Il s'appelait Reuchlin.

Notre hôte affirma :

– C'était un artiste, Monsieur !

A vrai dire, il avait quelque talent et de la naïveté, une naïveté qui s'accordait fort bien à l'art des Collignon.

M. Collignon était un habile homme.

Il suivait la vogue, biffant de son répertoire les pièces démodées. Il supprima la Passion. Certains se récrièrent. Ils n'entendraient plus la plainte du Christ :

42 –

– J'ai soif !

Le Centurion répondait implacable :

– Qu'on lui z'y donne à boire du fiel avec du vinaigre.

Un soldat, l'élevant à la pointe de sa lance, approchait une éponge des lèvres de Jésus.

Et Jésus :

– Ah ! ouah ; c'est trop z'aigre.

Ils n'ouïraient plus ce dialogue entre Jésus et Pierre.

– Est-ce t'y toi, est-ce t'y pas toi qui as coupé l'oreille à Malchus ?

– C'est moi, Seigneur.

– C'est bien, on la raccommode.

La décision de M. Collignon était prise.

Il connaissait son public. Haussant les épaules, il maugréait :

– La Passion ! Depuis qu'ils ont leur sacrée République, ils n'en veulent plus.

– 43 –

Aujourd'hui, il conclut :

– Tout cela est bien fini. Les automates ne verront plus le jour. J'ai vendu le théâtre, je garde les acteurs comme d'aimables souvenirs et de vieux compagnons. J'ai bien gagné ma retraite. Mes enfants n'ont plus le goût de la vie foraine.

Pourtant elle avait ses charmes, mais l'état de comédien ne leur souriait plus.

Il avait dit ces derniers mots d'un ton dédaigneux, un ton de renégat. Il semblait qu'il fût las de son ancien métier. J'en éprouvai une amertume. Je protestai. Le père Collignon renierait-il un art qui avait illustré son nom, qui l'avait imprimé dans

la mémoire populaire ? Il avait eu le bonheur de vivre dans la fiction, au-dessus des misères terrestres. Il s'était promené dans le jardin magique des illusions, semant le plaisir sur son passage, amusant

– 44 –

les hommes, émerveillant les petits. Il avait enseigné, toute son existence, la gloire des grandes vertus, le châtement du crime. Il ignorait les complications de l'âme humaine, ses carrefours, ses venelles tortueuses. Il n'en avait suivi que les avenues. Enfin, il avait vécu dans la compagnie des plus grands personnages. Pour être de bois, ils n'en valaient que mieux. Ils n'avaient que les vices qu'on leur attribuait, étant de leur nature inoffensifs et bons. Quel mensonge adorable ! M. Collignon tenait dans ses mains, avec les ficelles, leur destinée. Il leur donnait la pensée, la voix, le mouvement, la vie. Il était le maître, l'Être suprême de ce monde étincelant. Et voici qu'au lieu d'en concevoir de l'orgueil, il paraissait en éprouver une honte !
Il nous montrait maintenant les animaux

– 45 –

de la création : des serpents, un crocodile, des papillons ; des acteurs de la Passion : la tête sanglante du Christ, le masque de Judas, nez crochu et cheveux roux. Soudain, il dit avec une tranquillité magnifique :
– Et puis, il y a le pape Calixte qui est enterré dans notre jardin.
Ces mots sonnèrent dans le silence du réduit et le calme de nos pensées comme une balle de plomb tombant sur un plateau de bronze.
Le père Collignon poursuivait ses fouilles dans la caisse. Je doutai de sa raison. Et le considérant fixement :
– Vous dites ?
– Eh bien ! oui, le pape Calixte. Vous ne connaissez pas le pape Calixte ? Il est enterré là bas, derrière chez nous. Je vous y conduirai tout à l'heure.

– 46 –

Il fallut qu'il nous y menât tout de suite. En vérité, j'ignorais l'histoire de ce pontife. Mais je retenais qu'un pape était inhumé là, près de nous, dans ce lieu pauvre, ignoré, noyé de pluie. J'entendais le ton détaché du vieillard philosophe. Je n'en croyais pas mes oreilles.

Nous traversâmes la maison, une étable à moutons, un couloir, des chambres. Dans la cuisine, je vis le fils de l'hôte. Je l'avais connu dans son costume de Bambo-chinet, un habit rouge à carreaux écossais, culotte courte et collerette blanche, joyeux bouffon, amusant, gouailleur, lançant de sa voix criarde des plaisanteries énormes. Dans quel état je le retrouvais ! Paralysé, perclus, tassé dans un fauteuil. Il avait toujours sa voix fêlée, l'œil gai et l'orgueil de son ancien état. Nous parlâmes du passé heureux. Je lui rappelai ses triom-

- 47 -

phes spinaliens, à la parade, sous les tilleuls vénérables du Cours. Il se souvenait de tout cela, de la ville, de sa rivière, de ses montagnes et de ses arbres. Il me savait gré de remuer ces souvenirs avec lui. Il engagea son père à me confier les manuscrits qu'il serrait précieusement dans une vitrine. J'emportai, reconnaissant, ces trésors de candeur populaire. Descendant une échelle de meunier, nous arrivâmes dans le jardin. Des fragments de sculptures, des fenêtres, des morceaux d'ogive étaient sertis par endroits dans les murs.

Nous vîmes un petit jardin rustique, avec des carreaux de betteraves, de choux et de salades. Les légumes étaient malingres, mornes sous la pluie.

M. Collignon, les montrant d'un grand geste dit :

- 48 -

- Le pape Calixte est enterré là-dessous. Il n'en savait pas plus.

Vous m'apprites, mon cher poète, qu'il se trompait. Pour rien au monde vous n'eussiez tué sa chimère. Les poètes ne sont pas cruels. Mais voici ce que vous m'avez raconté au XVe siècle, l'abbé de Saint-Mihiel fonda un prieuré à Harréville.

Il y porta les reliques du pape Calixte qu'il avait ramenées des Catacombes. A leur venue, jaillit, selon le rite, une moisson de miracles. On les conserva dans la chapelle du prieuré jusqu'à la Révolution. Alors elles disparurent. On suppose qu'on les dispersa et qu'on les répartit, pour les sauver des profanations, entre plusieurs églises. C'est dit. Le pape Calixte ne repose pas sous les endives du père Collignon. La tradition que rapportait notre hôte n'était

– 49 –

qu'une légende. C'est dommage, elle était émouvante. Tout de même, quel caprice étrange de la Providence si elle avait permis que l'humble domaine de M. Collignon devint à la fois le tombeau d'un pape et des marionnettes !